Le roman historique,véhicule du nationalisme ouïgour

Gülzade TANRIDAGLI

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/56>

DOI : 10.4000/cemoti.56

ISSN : 1777-5396

Éditeur

AFEMOTI

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1998

ISSN : 0764-9878

Référence électronique

Gülzade TANRIDAGLI, « Le roman historique,véhicule du nationalisme ouïgour », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* [En ligne], 25 | 1998, mis en ligne le , consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/56> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cemoti.56>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Tous droits réservés

Le roman historique, véhicule du nationalisme ouïgour

Gülzade TANRIDAGLI

Alors que leur tradition poétique est affirmée depuis longtemps, les Ougours ont découvert le roman assez tard. La domination politique qui fut exercée sur leur société les a longtemps empêchés, en limitant leurs échanges culturels avec le reste du monde, d'entrer en contact avec le genre littéraire romanesque. Ce sont les contes populaires traditionnels qui avaient rempli la fonction du roman, en répondant au même besoin symbolique et artistique. Les intellectuels ouïgours ont découvert le roman par l'intermédiaire des romans russes, européens et turcs.

Des conditions difficiles

Des premières tentatives dans le genre littéraire romanesque eurent lieu dans les années trente et quarante, mais n'ont, pour différentes raisons, pu donner lieu à publication. L'étude de la biographie des romanciers montre que le sort qui leur était réservé du début du XX^{ème} siècle était souvent la peine de mort. Leurs oeuvres étaient brûlées. Dans les périodes suivantes, la plupart des écrivains ont passé au moins une partie de leur vie en prison ou en exil, pour délit d'opinion.

Les décisions prises lors du grand Congrès du Parti communiste chinois en 1978, deux ans après la mort de Mao, introduisirent des transformations et des assouplissements dans la politique de l'Etat. Les Ouïgours, qui avaient beaucoup souffert pendant la révolution culturelle, redécouvrirent leurs écrivains grâce à la levée partielle des interdictions : les auteurs ouïgours retrouvèrent le droit d'écrire et une certaine liberté d'expression. Plus de dix romans furent publiés dans les six années qui suivirent, empruntant, pour la plupart, leurs thèmes à l'histoire et constituant un premier essai dans un genre littéraire discrètement engagé.

Les mésaventures survenues au roman de Mehmet Emin Tohti Ayup, *La Terre Sanglante*, peut donner une idée des difficultés rencontrées pour publier une oeuvre littéraire au Xinjiang dans la seconde moitié de notre siècle. L'écrivain, né à Kashgar, avait fait ses études à Ürümqi, puis il suivit des cours de cinéma à Shanghai et à Hong Kong. Rentré au Turkestan Oriental, il publia dans des revues et termina en 1943 *La Terre sanglante*, un drame amoureux qui se déroule dans le Kashgar des années trente. Bien que proche

des milieux de l'édition, il ne put faire publier son oeuvre en ouïgour. Un Chinois ouïgourophone du nom de "Shiao Yunan", qui travaillait à Kashgar en 1943, ayant lu et apprécié le roman, promit de le traduire en chinois, ce qu'il fit, et de le faire publier en Chine; mais il échoua. En 1949, juste avant la prise de pouvoir par les communistes, "Shiao Yunan" partit s'installer en Malaisie. En juillet 1950, l'Union des hommes de lettres et des artistes du Xinjiang envoya une copie du roman en chinois à une exposition de livres organisée par la même Union dans le nord-ouest de la RPC. Hu Sai, le premier rédacteur de la *Revue littéraire du Nord-Ouest*, lut le roman par hasard, l'admira beaucoup et le publia en 1951 dans les numéros 4 et 5 de sa revue. Plusieurs années après, en 1986, des écrivains ouïgours qui avaient appris l'existence du roman, se mirent à sa recherche, en retrouvèrent la copie en chinois et en publièrent une version ouïgoure traduite du chinois par Mahmutgan Islam. Le roman n'a obtenu de permis légal de publication qu'en 1989 et fut enfin publié en ouïgour en 1993 par la Maison des Editions populaires du Xinjiang. Un tel exemple suggère qu'il pourrait exister d'autres oeuvres ouïgoures écrites dans des conditions difficiles et qui n'ont jamais eu l'occasion d'être publiées.

Le roman historique au Turkestan Oriental

La plupart des romans écrits par des romanciers ougours sont des romans historiques.

Notre étude porte principalement sur le corpus suivant :

1-	<i>Satuk Bugrahan</i>	SAIFUDIN AZIZI
2-	<i>La trace (Iz)</i>	Abdurrahim ÖTKÜR
3-	<i>Les terres qui s'éveillent (Uyangan Zemin)</i>	Abdurrahim ÖTKÜR
4-	<i>Conte à propos d'Abdulkadir Damolla (Abdulkadir Damolla Hakkinda Kisse) ...</i>	Hevir TIMUR
5-	<i>L'homme qui se réveille tôt (Baldur Uyangan Adem)</i>	Hevir TIMUR
6-	<i>En ces jours-là (Asu Künlerde)</i>	Abdulsattar HAMIDIN
7-	<i>Ceux qui viennent d'outre-tombe (Ahirettin Kelgenler)</i>	Turdi SIMSAK
8-	<i>La flèche qui esquive (Çala Tekken Ok)</i>	Abdullah TALIP
9-	<i>Les Oubliés (Unutulgan Kisiler)</i>	Ahet TURDI

Tous ces romans sont volumineux; tous comptent plus de 450 pages, *Satuk Bugrahan* étant avec ses 1800 pages le plus épais, ce qui tend à prouver que les romanciers ont opté pour un style proche de l'épopée traditionnelle plutôt que pour la technique du roman moderne.

Différentes périodes historiques y sont évoquées dans ces romans. La période de l'Etat Qarakhanide, avec l'adoption de l'islam par les autochtones sous le règne de Satuk Bugra, dans la seconde moitié du Xème siècle, est traitée dans *Satuk Bugrahan* de Saifudin Azizi.

La révolution de Kumul dirigée par Timur Halife qui constitue le thème du roman *La trace* d'Abdurrahim Ötkür, est reconstituée dans *L'Homme qui se réveille tôt* et mentionnée dans *La terre sanglante*. La "révolte de Timur Halife", qui éclata en 1913 à

Kumul contre le gouvernement mis en place en 1911, a duré trois ans. C'est l'une de ces innombrables révoltes suscitées depuis le XVIII^{ème} siècle par l'établissement de la souveraineté chinoise et qui ont justifié l'expression "Au Turkestan Oriental, il y a une petite révolte tous les trois ans, une grande tous les trente ans...". Le roman d'Abdurrahim Ötkür, *La trace*, traite dans un style documentaire de cet épisode considéré comme une des révoltes les plus sensationnelles de l'histoire ouïgoure et qui se termina tragiquement, fournissant matière à de nombreux récits héroïques. La deuxième révolution de Kumul (1931), dirigée par Khodja Niyaz Khadji, fournit à Abdurrahim Ötkür le thème d'un deuxième roman historique, *Les terres qui s'éveillent*. Dans ce roman, qui fait suite à *La trace*, il raconte la révolte qui se déroule dix-huit ans plus tard dans les mêmes lieux. Il y est traité de la fondation en 1933 de la République du Turkestan Oriental et de son effondrement. La révolution de Khodja Niyaz Khadji est également traitée dans le roman *L'homme qui se réveille tôt*. Ce thème est abordé plus brièvement dans *A ces jours-là*. L'aventure de Mahmud Muhiti à Turfan est narrée dans les deux romans. Quant à Tohti Ayup, il met en scène, dans *La terre sanglante*, des Ougours riches et ignorants qui collaborent avec le régime nationaliste chinois au nom de leurs intérêts.

La révolte des Trois Régions, la fondation en 1944 de la seconde République du Turkestan et son effondrement définitif en 1949 sont abordés dans les romans *Ceux qui viennent d'outre-tombe*, *En ces jours-là* et *Les oubliés*. On y évoque le "traité en onze points", un événement important de l'histoire récente du Turkestan Oriental. Ahet Turdi traite dans son roman, *Les oubliés*, de la vie sociale et politique à Kashgar dans les années quarante. Turdi Samsak décrit dans *Ceux qui viennent d'outre-tombe* l'état politique et social du Turkestan Oriental dans les années quarante, puis raconte la révolte des Trois Régions à travers la vie du jeune Abdurrahman de Kashgar. Le fait d'avoir lui-même vécu la plupart des événements qu'il narre permet à l'auteur de décrire assez exactement son époque. La révolte d'Altin, qui se déroule dans l'Altaï en 1942, est traitée dans *La flèche qui esquive*.

Les coups portés contre les intellectuels en 1958 et la Révolution culturelle sont évoqués dans le premier tome de *La Recherche (Izdinis)* de Zordun Sabir. D'autres romans ont pour thème la vie des Ouïgours à cette époque : *Gülayim* de Samet Dugayli, *Le jugement du Dieu (Tanrinin Hükmü)* de Tohti Ayup et les *Contes à propos des concurrents (Beygiçiler Hakkında Kisse)* de Muhammet Emin Sabir. Le fait que de nombreux romans traitent de la Révolution culturelle prouve l'effet qu'elle a eu sur la vie des Ouïgours et comme elle a détruit les cultures nationales, corrompu les relations humaines basées sur des usages et coutumes séculaires. L'intention des auteurs est de faire prendre conscience aux jeunes générations du drame de la Révolution et à en tirer des leçons. Le roman *La Recherche* écrit par Zordun Sabir dans les années quatre-vingt se présente sous forme de mémoires, le premier tome publié en 1984, le second en 1990; son approche réaliste et presque autobiographique montre les progrès réalisés en peu de temps par l'art romanesque. *La Recherche* met l'accent sur la vie pénible et sur le destin commun des intellectuels vivant au Turkestan Oriental de la fin des années cinquante à la fin des années soixante-dix.

Dans *Le Jugement du Dieu*, Tohti Ayub traite avec précision et concision d'un drame de famille vécu pendant la Révolution culturelle : on voit comment la révolution culturelle et les politiques désastreuses qu'elle a suscitées gâchent l'avenir prometteur d'un brillant poète-journaliste et causent la déchéance de son fils. Des milliers d'intellectuels, académiciens, poètes, journalistes, écrivains, ont partagé le même

destin que Nadir, le héros, pendant la Révolution culturelle. Une scène du roman montre comment un paysan naïf analphabète, qui partage la cellule de Nadir, est exécuté pour crime politique au motif que son chariot a rayé le portrait de Mao sur le mur d'une rue. Un autre roman qui évoque des peines que la révolution culturelle a infligées aux campagnards est *Contes à propos des concurrents*. Dénonçant la dégradation des relations humaines, l'auteur donne en modèle son héros, Aziz, pour démontrer que les jeunes doivent se comporter avec noblesse et vaillance. On peut résumer ce roman à l'aide d'un proverbe ouïgour selon lequel : "Bonté pour bonté est le fait de chacun, bonté pour méchanceté est le fait du vaillant". On peut comprendre d'après ces romans combien la justice, la vie sociale et l'état psychologique de la population ont été bouleversés pendant la Révolution culturelle. Ces ouvrages étaient en fait des chroniques où les auteurs décrivaient les événements dont ils avaient été témoins; mais, publiés à partir des années soixante-dix seulement, ils sont devenus des oeuvres historiques pour la jeune génération privée d'un accès régulier à son propre passé, même récent.

La fonction didactique du roman

C'est le but didactique que poursuit l'ancien gouverneur général de la Région autonome du Xinjiang, Saifudin Azizi, quand il écrit et publie en 1987 le roman intitulé *Satuk Bugrahan*. Il y traite des aspects de l'histoire culturelle et sociale de la période de l'âge d'or de l'histoire autochtone, à savoir la période du Qarakhanide Satuk Bugra, dans la seconde moitié du X^e siècle. Cette contribution à la littérature nationale, de la part d'un homme qui a servi fidèlement pendant de longues années le gouvernement populaire chinois, a procuré une grande satisfaction aux intellectuels ouïgours ainsi qu'à leurs lecteurs.

La trace d'Abdurrahim Ötkür (1985) est le plus réputé de ces romans documentaires et historiques. L'écrivain était déjà fort admiré grâce à son poème intitulé lui aussi *La Trace* et publié dans les années cinquante. Dans les années qui suivirent, Abdurrahim Ötkür publia les deux tomes de *Les terres qui s'éveillent*, comme une suite de *La trace*, respectivement en 1988 et 1994. Il y traite chronologiquement des grands faits de l'histoire récente du Turkestan Oriental, mais il annonce, dans un additif au deuxième volume, qu'il a renoncé à écrire le troisième et dernier tome et s'en excuse auprès de ses lecteurs. Outre un regret unanime, car ces romans étaient très prisés, ce renoncement a provoqué une interrogation : l'auteur aurait-il été empêché de poursuivre son oeuvre par le gouvernement inquiet des conséquences d'une prise de conscience historique? Ce roman possède aussi une dimension didactique. Les deux tomes de *Les Terres qui s'éveillent* racontent la révolte de Khodja Niyaz Khadji, la transformation de cette révolte contre l'oppression chinoise en une lutte de libération nationale de l'ensemble du Turkestan Oriental, et finalement, la proclamation de la République islamique du Turkestan Oriental, à Kashgar en 1933. L'auteur montre comment les Ouïgours, dont l'héroïsme est extraordinaire au combat, ne savent pas lutter sur le terrain politique contre les intrigues russes et chinoises. Khodja Niyaz Khadji, qui a le tort de croire en la douceur des Chinois, répète la faute commise auparavant par Timur Halife. Et, de même que Timur Halife avait été fusillé, Khodja Niyaz Khadji fut pendu par Sheng Shicai pour mettre un terme à la révolte de Kumul. Un des dialogues du livre est particulièrement frappant. Deux combattants, le chef Khodja Niyaz Khadji et le soldat Ensari, ont une longue conversation avant que ne soit commise la deuxième faute de l'histoire, et que Khoja Niyaz ne parte vers Ürümqi pour négocier avec les Chinois et tomber dans leur piège. A Toksun, Ensari lui fait ses

adieux. Niyaz insistait pour qu'il l'accompagne, Ensari lui conseillait de ne pas aller à Ürümqi, en lui rappelant le passé : *"- Non, je ne viendrai pas. Il vaut mieux ne pas voir les tombes du grand frère Timur et d'Amankul, humectées par les larmes sanglantes coulant de leurs yeux. Le Khadji fut très touché. Après être resté muet pendant un moment, il répondit : - Ne pense pas à des choses si absurdes! Tous ces événements appartiennent au passé. Tu sais qu'un accord est signé entre Sheng Shicai et nous. Un très grand Etat (l'URSS) est le garant de cet accord. - Grand frère Khadji, je vous l'ai dit à Aksu. Cet accord est-il plus sacré que le Coran, la parole d'Allah? Et Li Shufu, ce bateleur musulman, n'avait-il pas juré sur le Coran à notre grand frère Timur? Avez-vous oublié ce qu'il fit ensuite? Allez-y sans moi si vous partez. Je ne viendrai pas. (Les terres qui s'éveillent, p. 376).*

Le but d'un tel dialogue est bien d'instruire les lecteurs ouïgours, c'est-à-dire non seulement de leur apprendre ce que l'ennemi a fait autrefois, mais aussi de leur inculquer des réflexes de méfiance politique.

De ces romans, il est possible de conclure que les Chinois sont très rusés, et que les Ouïgours sont sans cesse victimes de leurs intrigues. Les héros sont vaillants, mais ils ne connaissent pas la ruse et sont victimes des manigances chinoises. Leur défaite et la perte de leur liberté tiennent à leur ignorance, aux querelles qui les divisent, et à ceux qui collaborent avec l'ennemi pour assurer leurs propres intérêts.

Ainsi un héros du roman *Les terres qui s'éveillent* écrit-il au Khadji : *"Au revoir, grand frère Khadji et adieu. Dieu et le Ciel soient avec nous. Revoyons-nous dans l'autre monde si nous ne le pouvons dans celui-ci. Nous avons entrepris une affaire sublime et sacrée. Le peuple entier nous avait suivis, car nos intentions étaient pures. Dieu nous avait donné la chance et la victoire. O, Dieu veuille... Finalement, c'est nous qui avons perdu. Notre ignorance a causé notre défaite. C'est par ignorance que nous avons été trompés, trompés, trompés. Nous n'avons pas compris les pièges de nos ennemis. Nul ne peut être aussi stupide que nous. Comment aurons-nous l'audace de faire face à nos milliers de martyrs, au jour de la résurrection? Que pourrons-nous répondre devant Dieu ? (Les Terres qui s'éveillent, II, p.436).*

Cette lettre émane du chef des défenseurs du Turfan, le général Mahmud Muhiti, qui a guerroyé aux côtés de Khodja Niyaz Khadji pour l'indépendance du Turkestan Oriental. Mahmud Muhiti est l'un de ceux qui ne voulaient pas aller à Ürümqi et c'est sa dernière lettre après le départ de Khodja Niyaz pour Ürümqi. Cette lettre qui se situe à la fin du roman *Les Terres qui s'éveillent, II*, clôt apparemment l'histoire de cette époque. Les conseils prodigués dans les romans ouïgours font souvent référence à la fameuse épithète de Bilge Kaghhan sur une des stèles de l'Orkhon. *"La parole de la nation chinoise est douce, son tissu de soie est tendre. Elle se fait proche de la nation éloignée en la séduisant par sa parole douce et sa soie tendre. Dès qu'elle est proche, la méchanceté l'inspire. Elle n'abrite ni homme bon et sage, ni homme bon et brave. Nation turque, tu es morte plusieurs fois en te laissant tromper par l'apparence de la parole douce, de la soie tendre; Nation turque, tu mourras. Beys turcs et oguz, entendez la nation. Si le ciel ne s'était fendu, si la terre ne s'était ouverte, ô nation turque, qui aurait pu détruire ton pays et ta loi ! Ô nation turque, reviens à toi!"*

L'idée fondamentale est que, depuis le VII^e siècle, les Chinois utilisant les mêmes méthodes, ont toujours gagné. Ces Ouïgours, qui ont oublié ou négligé les paroles de Bilge Kaghhan, ont répété les mêmes fautes durant des générations.

Le fait que les auteurs sont, en général, les témoins de l'histoire récente transforme le récit en un document, mais ils parviennent à contourner la censure en le présentant comme un conte ou une fiction.

Le roman moderne, conservatoire de la culture populaire

Enfin, le roman remplit aussi la fonction d'une anthologie en citant les épopées du temps passé et les poèmes épiques populaires *kosuk*, qui racontent les luttes, les victoires et les peines éprouvées par les Ougours face aux envahisseurs sino-mandchous. Les proverbes sont très souvent utilisés de même que les contes. Les romans citent les titres des œuvres classiques et reprennent des informations à leur propos. On y relève aussi des plaisanteries faisant référence à des coutumes ou à des modes de vie en voie de disparition.

Les épopées ouïgoures citées dans les romans sont en rapport à la fois avec le déroulement des événements et un objectif didactique. Par exemple, l'épopée de "Seyit Nochi" est mentionnée dans *Ceux qui viennent d'outre-tombe*. Dans cette épopée, le rusé gouverneur chinois d'Aksu charge le jeune héros Seyit d'une lettre à remettre au gouverneur chinois de Kashgar. Seyit Nochi, honnête et naïf, porte cette lettre qui contient son arrêt de mort sans regarder ce qui y est écrit : il marche pendant des mois pour accomplir sa mission sans soupçonner la ruse du Chinois souriant. Ce jeune homme droit, célèbre pour son héroïsme, fut victime de son honnêteté. Le roman place cette histoire dans la bouche d'un prisonnier.

"Ô jeune homme, on peut comprendre à votre apparence que vous êtes quelqu'un de particulier. Dites-moi qui vous êtes, demanda le vieil homme. Quand il comprit que c'était Seyit Nochi, il le salua de nouveau. Il pria Seyit d'être son hôte, mais Seyit répondit qu'il ne le pouvait pas car il avait à faire. Le vieil homme dit à Seyit : Mon fils, je ne sais pas pourquoi, mais la lettre que tu portes me donne des soupçons. Ne serait-il pas possible qu'on l'ouvre et qu'on la lise? Seyit répondit : Trahir la confiance est une oeuvre de lâche :

Celui qu'aime le désastre

C'est l'homme peureux

Quand vient la mort

Elle emporte la vie

Les eaux coulent mais en dessous

Les pierres subsistent."(La Flèche qui esquivé, p.21)

Les Chinois conservent de telles ruses sur les champs de bataille. Un exemple, tiré de l'histoire, illustre les tactiques de guerre que les Chinois employaient contre les Turcs : *"Le jour venait de se lever. La cavalerie de l'armée nationale arrivait en traînant un grand nuage de poussière derrière elle, à une distance de plus de dix kilomètres du côté de l'aéroport. Quand ils se furent approchés de l'aéroport, les soldats ennemis qui se cachaient à Altinlarim sortirent le drapeau blanc pour signaler qu'ils se rendaient et commencèrent à se rapprocher en tenant leurs fusils à l'envers.*

Les soldats de l'armée nationale, voyant le drapeau blanc, ne devinèrent pas que c'était un piège. Ils ajoutèrent foi au drapeau blanc. Les alentours étaient dégagés. Les hommes au drapeau blanc, quelques centaines de personnes, se rapprochèrent des soldats de l'armée nationale, redressèrent leurs fusils et commencèrent à tirer. Quand les soldats de l'armée nationale, qui ne s'attendaient pas à une pareille trahison, se ressaisirent, il y eut plusieurs victimes dont le sang coula en vain. Il ne leur restait qu'à reculer. Après cet événement, les soldats barbares de 'Ma Tuan-chang' venant de Kucha, guettant l'occasion, ravagèrent la région de Bay. La situation était désastreuse. L'armée chinoise pillait au milieu d'un bain de sang. Les soldats tiraient sur les gens dans les rues.. Ils s'amusaient à mettre des têtes d'enfants à la pointe de leurs lances et à écarteler les corps des bébés en les tirant par les jambes. Les mères et les pères en avaient le coeur déchiré. Par chance, les renforts de l'armée nationale arrivèrent rapidement. Reconstituée, elle retrouva sa force. L'attaque des forces de l'armée nationale ébranla le ciel et la terre. Les ennemis affolés

par l'approche de la mort s'enfuirent en tenant à la main leurs souliers en tissu" (La flèche qui esquive, p. 330).

Pour faire comprendre combien les ancêtres des Ouïgours ont souffert, des scènes d'oppression, de torture et de massacre sont décrites. La torture la plus terrible, que les Chinois décrivent comme "enlever la peau à l'envers", est exposée dans *La balle qui esquive*.

Mais des considérations diplomatiques ne sont jamais absentes, ne serait-ce que pour échapper à la censure. Si les dirigeants chinois d'une certaine époque sont blâmés, les romans ne montrent aucune hostilité envers les Chinois en général, et, dans ce but, sont décrites des amitiés nouées avec des Chinois dans l'armée, dans les prisons, etc. Des exemples caractéristiques se trouvent dans *Les oubliés* (*Unutulgan Kisiler*) et *Ceux qui viennent d'outre-tombe* (*Ahiretten Kelgenler*). Les critiques les plus vives sont adressées aux Ouïgours qui montrent de la faiblesse devant l'ennemi et qui collaborent avec les Chinois ou les Russes.

Ces romans veulent inciter une société dominée à se réapproprier sa culture, aussi les détails destinés à produire un effet réaliste sont-ils importants. Dans le roman *La terre sanglante* de Tohti Ayup le mode de vie, les usages et les coutumes ayant un caractère de spécificités nationales sont décrits avec précision. Dans l'ensemble, les romans exposent les usages entourant le mariage, la naissance, le décès, les habitudes alimentaires et vestimentaires, en un mot les manières de vivre traditionnelles des Ouïgours, afin d'en faire ressortir la différence avec les mœurs actuelles influencées par la Chine. Les auteurs veulent démontrer que les Ougours sont différents des Chinois surtout par leur système de relations familiales et ils invitent les Ouïgours à réagir contre un conformisme sectaire qui fait régresser leur société.

La période historique que traitent les romans est étendue, pour rappeler aux Ouïgours que leur passé est aussi long que celui des Chinois. Les romans historiques sont de la sorte le symptôme d'un réveil national et ils cherchent, en même temps, à en devenir l'instrument. Ils ne constituent que la première vague d'un genre littéraire encore neuf au Xinjiang. A cet égard, ils ont une importance historique, sociale et idéologique au moins aussi grande que leur valeur artistique et ils prendront leur place dans l'histoire littéraire autant pour leur qualité documentaire que pour leur qualité littéraire.